

PREMIERE PARTIE

Pépé

1

Je me suis fait surprendre comme la première bleusaille venue.

Pourtant, un *Alone* comme moi, rôdé par le temps, est habitué à la prudence. D'autant plus si l'on se risque en terrain découvert. J'avais soif, et le soleil de plomb m'avait tanné le cuir toute la journée. La découverte miraculeuse d'un puits—dans la cour d'une antique ferme—m'avait fait perdre tout sens de la prudence. J'aurais dû me méfier : la cour n'était pas envahie par la végétation, au contraire des bâtiments de la ferme dont les toits et les murs de pierre s'écroulaient lentement, mais sûrement. Que le puits soit dégagé aurait dû me mettre la puce à l'oreille : le coin n'était pas totalement abandonné, un groupe de Rassemblés l'entretenait avec amour. L'eau c'est assez rare, surtout buvable. Tomber par hasard sur une source inconnue, dans ce coin perdu dans les terres, relevait donc de la chance de cocu. Je n'étais ni cocu ni veinard. Non, le Pépé, c'est plutôt le genre abruti !

A peine étais-je arrivé devant la margelle du puits qu'un chasseur invisible me prenait dans son filet. Oh ! Vous savez, ce pseudo-chasseur n'était pourtant pas si bien caché que ça. Il se pelotonnait peinard derrière le tronc d'un chêne, à trois mètres du puits, et attendait patiemment que ce con de Pépé vienne jouer au jeu du poisson et de l'épuisette.

Ma naïveté d'assoiffé l'a bien fait marrer ; pas moi. Je l'ai couvert d'injures, en même temps que je tentais de me dépêtrer des mailles du filet. En vain.

– P'tain, j'ai chopé un *Alone* ! jubilait mon prédateur, fier de son coup. Le Grand Ktilulu sera content !

L'homme, un grand black, riait aux éclats. Moi, mon teint virait cireux. Sa réflexion venait de m'enlever mes dernières illusions. Ma situation se révélait encore plus catastrophique que prévue : j'étais tombé sur un groupe de Fanars. *Fanars*, c'est l'abréviation pour fanatiques religieux. Et il y a vraiment un truc, dans notre vil monde anarchique, qu'il ne faut absolument pas faire : tomber sur des Fanars. Bordel. Cuit, le Pépé.

2

Il s'est passé un long moment dont je n'ai pas de souvenir. Le noir m'avait assommé avec une grosse branche. L'enfoiré. Si jamais j'avais eu une seule petite occasion de le tuer, je l'aurais saisie avec joie !

Je me suis réveillé, suspendu en l'air, pieds et poings liés à une longue barre métallique, vestige des temps anciens. Deux balèzes tenaient chacun une extrémité de la barre à l'épaule. Je tanguais comme une barque en pleine tempête, et mon estomac ne pouvait rien rendre. Mes chevilles et mes poignets étaient brûlés par les liens. Mais comme il n'est pas dans mes habitudes de me plaindre—un *Alone* en voit bien d'autres—j'ai serré les dents et les fesses, tenté de faire

abstraction de mon corps. Ne pas leur faire plaisir, mon mot d'ordre, car ce genre de types, ça se repaît de la souffrance d'autrui. Je connais les Fanars et les considère pire que la Peste ; tous les mêmes. Tous des crevures.

Au bout d'un certain temps, après avoir dépassé le sommet d'une colline vaguement boisée, j'ai pu apercevoir, à l'envers, une grosse bourgade fortifiée, entourée de solides palissades et pourvues de tours de guet orientées vers les quatre points cardinaux. Vacherie. Des Rassemblés puissants et bien organisés. Le truc rare. Mes chances de survie s'amenuisaient au fur et à mesure de mes découvertes.

Les guetteurs n'ont pas tardé à nous repérer. Faut dire que mes cerbères ne prenaient pas spécialement de précautions. Une sentinelle est descendue de sa tour et a mis ses muscles à disposition pour ouvrir la massive porte d'entrée sur-blindée. Elle y est parvenue avec difficulté, avec lenteur. Je n'avais, à cet instant, plus qu'une seule requête : qu'on me dépose à terre et qu'on m'ôte mes liens.

L'intérieur de la place forte offrait un paysage d'effervescence. Des hommes, vêtus de robes de bure bicolores, déboulaient de leurs habitations, avertis de l'arrivée de mes nouveaux copains par le son d'un cor. Quelques femmes et enfants, vrais loquedus à la peau et aux cheveux crasseux, se sont montrés timidement sur le porche des maisons. Ils avaient tous des regards de chiens battus. Et battus, vu leur trombine, ce devait être le cas !

Quant au reste, on ne pouvait pas le regarder sans frissonner : au milieu de la place centrale se dressait un pilori assez bien fabriqué pour être dangereux ; à côté trônait une antique guillotine à la lame bien affûtée, pareille au dragon sur le point de cracher son ultime feu ravageur ; je ne savais pas que de tels instruments existaient encore, mais j'étais prêt à parier, à cent contre un, que les Fanars s'en servaient assez régulièrement. Le long de mon corps, j'ai ressenti une onde de spasmes, suivie de crampes insoutenables aux mollets. J'avais une fichue envie de gueuler, de me tortiller jusqu'au sang pour me débarrasser de mes liens, mais une fois de plus, j'ai serré les dents. Et attendu que le brouhaha provoqué par notre arrivée cède sa place à un début d'organisation. Histoire, une fois pour toutes, de me faire une idée plus précise sur mon sort.

Dans l'intervalle j'ai reçu un bon petit millier de coups de pieds dans les côtes, autant de crachats à la figure, sans compter divers quolibets et insultes. Putains de Fanars ; j'avais vraiment envie de me les farcir !

L'atmosphère s'est calmée lorsque, enfin, le chef de cette bande organisée a daigné s'intéresser à moi : un colosse rouquin aux yeux brillants de ruse, sûrement plus intelligent que la moyenne, non pas vêtu comme ses prêtres d'une robe de bure grotesque, mais d'un pantalon de toile légère et d'une belle chemise rouge en soie ; c'est d'ailleurs cette apparente richesse qui m'a fait comprendre que le patron, c'était lui. Le Grand Loup de la meute. Et sûrement un beau salaud. J'ai eu aussitôt l'irrépressible envie de lui tordre le cou. Il a croisé mon regard à ce moment précis où je l'imaginai agonisant, et il a lu en moi sans aucune difficulté. Un sourire s'est formé sur ses grosses lèvres.

– Un *Alone* ! Mes ouailles me rapportent un *Alone* ! Bien saucissonné en plus, et sans aucune victime de notre côté. Ça doit pas en être un vrai. Un *Alone* de pacotille !

Il a éclaté d'un rire sonore—qui a dévoilé quelques dents pourries. Il savait que l'injure porterait. Et que mon envie de le trucider monterait en flèche.

– Va te faire enfiler par toutes tes ouailles, fils de pute, ai-je marmonné. Je ne pouvais guère faire mieux, suite à mon passage à tabac. Un arrière-goût de sang subsistait encore dans ma bouche.

Mon murmure lui a suffi pour ordonner à deux tas de muscles en robe de me caresser un peu plus les cotes. J'ai pas mal morflé, mais pas un son n'a jailli de ma gorge. Le rouquin a été impressionné malgré lui, et surtout déçu, je le lisais dans ses yeux. Il aurait adoré m'entendre souffrir et demander grâce. Pas dans les habitudes du Pépé, ça.

– Si tu vivais ici, tu apprendrais que le bonheur passe par la discipline, le dévouement et la piété. Ce sont là les principes de la Vierge Evanescence, ceux qu'elle m'a révélés en songe. Tu

n'es qu'un chien d'incroyant et pour te punir la Vierge choisira elle-même ton châtiment. Cette nuit, elle me dira quoi faire de toi.

– Arrête ton charabia, connard ; ça prend pas avec moi tes histoires de Fanars. Je suis pas un de tes moutons !

Quelques nouveaux coups de pieds dans les flancs m'ont rappelé ma situation d'infériorité. Le gourou a cependant exécuté un geste d'apaisement, aussitôt respecté par ses sbires.

– Laissez-le vivre encore un peu. Et enfermez-le dans le tumulus. Ainsi, cette nuit, il pourra observer l'Apparition et changer d'opinion sur notre foi.

Un colosse m'a empoigné par le col pour me relever, et mon corps a été traversé par des aiguilles de douleur. Sans me laisser le temps de me remettre, il m'a poussé en avant. Direction le mystérieux *tumulus*. Pourquoi pas !

3

Le tumulus n'était rien d'autre qu'une petite bâtisse aux parois de fer et au toit recouvert de grosses pierres plates. J'aurais été incapable de dire comment tout cela tenait debout. Le lieu ne me disait rien qui vaille. Il se situait juste derrière les dernières habitations, à l'extrême nord du village, près des palissades fortifiées. En apparence, les parois ne révélaient aucune ouverture, mais lorsque l'on m'a enfermé dans une pièce exiguë, humide et sombre, j'ai noté la présence de deux petites meurtrières pourvues de gros barreaux en acier. Bref, je me trouvais séquestré dans une prison d'où toute évasion m'apparaissait carrément hypothétique. D'autant que mes geôliers n'avaient pas fait les choses à moitié. Ils m'avaient placé au cou un carcan métallique relié à une chaîne soudée au mur. Je me sentais comme un chien enragé attaché à vie dans une niche. Je fulminais. Je me traitais de tous les noms d'oiseaux qui me passaient par la tête ; après tout, ma situation n'était due qu'à ma stupidité. Con, le Pépé, quoi.

Evidemment, mobilier sommaire, sans couche, et j'ai dû m'allonger sur le sol, damier de pierres froides, pour tenter de dormir un peu, de reposer mes blessures superficielles. Mais aucune position ne m'a satisfait, et je me suis résigné à tourner en rond dans ma prison, l'esprit en ébullition. Bien que ce soit vain, j'essayais d'échafauder un plan d'évasion. Je me disais que, peut-être, j'aurais l'occasion de prendre en défaut la vigilance de mes gardes le lendemain matin. De toute façon, j'avais la ferme intention de vendre chèrement ma peau et je préférais mourir les poings levés plutôt que la queue baissée, comme une fiotte de mouton. Surtout si les Fanars se mettaient en tête d'utiliser leurs engins de torture et de mort contre moi. Je n'étais pas des masses emballé.

A l'extérieur, la nuit s'installait lentement. A l'intérieur de ma geôle, la lumière déclinait. Bientôt la pièce serait envahie par les ténèbres. Ça ne me réjouissait guère. Peut-être la Lune diffuserait-elle une lueur à travers les meurtrières. Je me suis soudain remémoré les paroles du rouquin. J'ai jeté un coup d'œil dehors, entre les barreaux froids. Rien. Aucune pseudo-apparition à la con. Il me faisait bien marrer, Dents-Pourries, avec ses âneries Fanars à la mords-moi le nœud. Il pouvait baver tout ce qu'il voulait à ses abrutis de bêtards, moi il ne m'aurait pas. Faut pas se foutre de ma fiolle.

Un long moment a passé, morne, pendant lequel j'ai même oublié de penser. Une clameur soudaine, au-dehors, a chassé ma torpeur. J'ai prestement quitté ma position assise pour me placer devant une meurtrière.

Les yeux écarquillés, j'ai alors assisté à une scène ahurissante. Une femme démesurée et fantomatique, entièrement vêtue de blanc, transparente, apparaissait et disparaissait à intervalles réguliers, assez haut dans le ciel nocturne. Elle levait et baissait les bras d'une façon que je trouvais très mécanique. Elle ouvrait la bouche aussi, mais aucun son n'en sortait. Et le rouquin haranguait ses ouailles, toutes pareilles à de misérables dévots, agenouillées devant l'apparition. J'avoue que j'ai été passablement impressionné. Un court instant, j'ai même cru que ce fantôme était là, devant mes yeux étonnés. Cependant, je connaissais bien les Fanars et surtout, je

connaissais bien la façon d'agir de leurs chefs : il y avait un truc. Et c'était sur ce truc que reposait l'omnipotence de Dents-Pourries. La femme qui m'a élevé me l'a assez répété pour que ça rentre dans ma caboche. Le rouquin avait dégoté un bon moyen d'asservir une bande de naïfs, il ne s'en privait pas. Sa garde rapprochée connaissait inévitablement le secret de son astuce et l'aidait, avec une bienveillante complicité, à conserver sa domination.

Ça me donnait envie de me foutre deux doigts au fond de la gorge. L'apprenti gourou était encore plus salaud que je ne l'avais pensé. Et moi, pas de veine le Pépé, j'étais tombé sur la pire chienlit de ce putain de monde.

J'en avais assez vu. Je me suis rallongé, oubliant mes douleurs physiques, et j'ai fermé les yeux, avec la ferme intention de dormir.

Bonne nuit les abrutis de moutons. Bonne nuit Pépé. Rideau !

4

Deux molosses à Dents-Pourries sont venus me chercher, à l'aube.

Deux mecs pas rigolards pour un sou. Ils ne m'ont pas laissé la moindre chance de leur régler leur compte. Le rouquin avait dû les encourager à la vigilance. Si moi je connaissais bien les Fanars, lui avait aussi sa petite expérience des *Alones*. L'idée qu'il en avait été un m'était d'ailleurs passée par la tête.

Avant d'ôter mon carcan et ma chaîne, les deux Fanars avaient pris soin de me lier les mains et de m'enchaîner les pieds. L'un des deux, pendant l'opération, était resté en retrait, pointant une antique pétoire à canon scié vers ma tête. J'aurais juré que, vu son état, elle ne pouvait plus fonctionner, mais j'ai une sainte horreur des flingues—j'affectionne les armes de jet et j'aurais payé cher pour récupérer mes couteaux ou mon épée confisqués—et j'ai préféré ne pas taquiner mes gardiens. Je ne tenais pas à mourir plombé. Trop facile comme mort—on ne peut pas se défendre loyalement—et un peu déshonorante pour un *Alone*.

Ils m'ont conduit dans une demeure plus vaste que toutes les autres. J'en ai déduit qu'il s'agissait du Palais de mon copain Rouquie. Le vestibule, aux murs ornés de vieilles tentures, regorgeait de sculptures naïves à la gloire de la Vierge Evanescente. Cadeaux des ouailles au grand gourou. On a attendu un long moment avant qu'une porte ne s'ouvre au bout du couloir. Le rouquin est apparu dans l'embrasement, un énorme sourire aux lèvres. Il a fait un geste vers ses acolytes, et ils m'ont poussé vers la pièce où il se trouvait. Le lieu, de façon surprenante, était dépouillé de tout meuble, mis à part un bureau massif, entièrement nu de documents ou d'objets, et de deux chaises. Mouais. J'ai compris vite fait—faut pas déconner non plus !—qu'il s'agissait d'une salle d'interrogatoire. Alléluia ! ai-je pensé, s'il fallait en découdre, j'étais prêt pour le pugilat. Bonne tranche de marrade en perspective.

Je me suis assis sans que l'on m'y autorise, un sourire inamovible coincé sur les lèvres. Dents-Pourries me dévisageait avec attention. Les mains jointes devant son visage, il a soupiré et annoncé :

– La Vierge Evanescente a parlé cette nuit au Grand Ktilulu, c'est-à-dire moi, par transmission de pensée, tu l'as certainement vu. Elle m'a conseillé sur le sort à te réserver. Tu as le choix, *Alone* : soit tu te convertis à son culte, et tu deviens Novice Protecteur de la Vierge Evanescente, soit tu meurs, pour l'exemple. Le monde qui nous entoure est cruel et sauvage. La Vierge a besoin d'hommes pour protéger ses enfants. Même d'un *Alone* tel que toi.

J'ai ouvert de grands yeux et me suis tordu de rire. Fou le rouquin. Je n'avais vraiment pas imaginé qu'il y aurait une alternative à la mort. Je n'avais même pas songé qu'il pourrait essayer de me recruter dans sa secte !

– Ecoute-moi bien, ma mignonne. Je ne suis pas dupe. Ta Vierge Evanescente, tu peux te la foutre au cul. Ta petite mascarade de cette nuit ne trompe que les imbéciles et les faibles. Jamais je ne participerai à ta petite dictature. Je tiens trop à ma liberté de mouvement. Et si je ne peux plus en profiter, je préfère crever. C'est mon unique religion.

– Voilà qui est clair, a tranché le Grand Ktilulu, tu seras donc exécuté sur notre place publique cette nuit. En attendant, le pilori va connaître un invité.

Il s'est tourné vers les deux gardes, plantés comme des statues de sel sur le pas de la porte.

– Mes frères, veuillez bien installer notre hôte.

Dents-Pourries s'est fendu d'un sourire narquois et a achevé notre entretien :

– Dommage. La plupart des *Alones* sont, au fond, et malgré les apparences, épris de morale et de justice. Mais ce qu'ils oublient, c'est que la justice et la morale appartiennent à ceux qui les possèdent. Pour la religion, c'est pareil, elle appartient à ceux qui l'entretiennent, c'est-à-dire ceux qui détiennent à la fois la justice et la morale qui en découle. Va annoncer à mes fidèles que leur Vierge n'existe pas : ils te lapideront.

Le salaud marquait un petit point. Putain de justice. Putain de morale. Dans un monde où règne la sauvagerie et le bordel, ces deux mots étaient caducs, Dents-Pourries avait raison. Chaque être humain fait de son mieux pour défendre sa viande. Mais moi, je ne voulais pas survivre en profitant de mon prochain, en retournant ma veste lorsque cela s'avérait profitable à la prolongation de ma misérable existence.

Putain de morale.

Putain de justice.

Putain de pilori.

5

Les villageois ont été invités à la curée, cordialement autorisés à venir me lancer des bordées de jurons. Et un mouton, quand on lui donne l'autorisation de faire un truc, il le fait à outrance. En sus des insultes, j'ai chopé quelques pierres dans la cafetière et, punition tout de même plus douce, une pluie de pommes pourries. J'étais cabossé de partout, perclus de crampes. Mes liens, aussi serrés que des amants passionnés, me brûlaient la peau et me coupaient la circulation sanguine. Je n'étais pas frais et, surtout, j'étais forcément d'une humeur massacrate. Je lançais des regards meurtriers à tous ceux qui pointaient leur nez vers le pilori.

Mon attitude a-t-elle eu un effet quelconque ? Plus la journée passait, et moins les villageois s'intéressaient à mon sort. J'en étais soulagé.

A un moment donné, cependant, une fille magnifique, et qu'en une autre occasion je me serais fait un plaisir de croquer, est passée devant moi, une jarre posée sur ses menues épaules. Je l'ai interpellée :

– Hey, ma belle ! T'aurais bien un peu de flotte pour moi ? Allez, approche !

La femme s'est retournée et m'a observé un instant, incrédule.

– Il est interdit de donner à boire aux prisonniers, a-t-elle enfin lâché, presque en chuchotant.

J'ai vu dans ses yeux qu'elle me prenait malgré tout en pitié. Mon cerveau, bien que fatigué, s'est mis soudain à ronronner comme un moteur. C'était l'occase que j'attendais depuis ma capture. J'ai jeté un regard à l'entour. Personne. Vraiment la bonne occase.

– Regarde autour de toi, il n'y a pas un chat. Personne ne saura que tu m'as donné à boire, promis. Allez quoi, rien qu'une goutte. Okay ?

J'ai vu son front se plisser. Je la plaçais face à un dilemme.

– D'accord, mais promettez-moi de ne pas bouger, a-t-elle enfin tranché.

– Que veux-tu que je fasse dans ma situation ?

Je ne mentais pas, j'étais quasi-totalement immobilisé. Mon argument l'a faite définitivement fléchir. Elle s'est approchée d'un pas rapide, et bientôt elle a été auprès de moi. Je pouvais sentir son parfum, pareil à celui des fraises des bois. Elle était moins crasseuse que la plupart des femmes du village.

D'un geste rapide, elle a penché une jatte pleine d'eau vers ma bouche ; j'ai pu boire jusqu'à plus soif, et cela m'a fait reprendre totalement mes esprits. Je me suis enhardi auprès de la jolie :

– Merci. Tu n'es pas aussi cruelle que les autres villageois. Pourquoi ?

Un regard anxieux a cédé la place à une mimique de surprise.

– Nous ne sommes pas si cruels, nous obéissons aux ordres de la Vierge Evanescente, loué soit son Esprit !

Elle avait parlé d'un ton peu convaincu, ai-je alors noté.

– Ah... oui ! La Vierge Evanescente, je l'avais presque oubliée celle-là. Ecoute-moi : tu pourrais être encore plus gentille et desserrer un peu mes liens. La Vierge ne t'en voudra pas, c'est faire preuve de charité.

La jeune femme a paru terrorisée par mes paroles. Elle a jeté un rapide coup d'œil circulaire. Toujours personne. Enfin, elle a retrouvé son calme.

– Je ne peux pas faire ça.

– Mais je souffre. Enormément. Alors que je suis innocent... De toute façon je vais mourir cette nuit. Ne veux-tu pas apaiser une partie de mes souffrances avant que je ne passe de l'autre côté ?

– Je... ne peux pas ! s'est-elle écriée, et j'ai eu peur qu'elle n'alerte le quartier.

Elle s'en est allée, en courant. A pénétré dans une maison à une centaine de mètres. Jusqu'au bout, j'ai regardé s'éloigner ses courbes chaleureuses, bouée de sauvetage à jamais inaccessible. Merde. J'avais foiré mon coup.

Maintenant que, grâce à l'eau, mon esprit s'était éclairci, je pouvais ruminer sur mon sort. Ressasser mon échec avec la donzelle. Bref, j'étais énervé.

6

La nuit commençait à tomber. Mon espoir de vie également. Les villageois avaient déjà allumé quelques feux, pour chauffer les chaumières. Quelques-uns brûlaient dehors aussi, pour éclairer les alentours de l'exécution. De mon côté, si j'entretenais encore une mince lueur d'espoir, elle était bien cachée en moi. J'en arrivais presque à me dire qu'il était temps que mon calvaire finisse enfin. Basta. Marre de ce monde pourri de toute manière.

Mon esprit résigné ne m'a pas permis de repérer une présence, proche de moi. J'en ai pris conscience au moment où un couteau s'est immiscé sous mon menton. Malgré tout, je n'ai pas sursauté, ce qui m'a évité de finir saigné comme un vulgaire animal. Il a fallu un certain temps à mon cerveau pour débrouiller la situation. Et j'ai enfin vu qui tenait l'arme : la fille à la jarre d'eau. J'ai senti plus que je n'ai vu, d'ailleurs, puisque j'ai tout d'abord reconnu son parfum fraise des bois.

– Si tu es vraiment innocent, pourquoi les hommes du Grand Ktilulu t'infligent-ils les punitions suprêmes ? a-t-elle demandé, très sentencieuse.

Elle a ramené l'arme blanche vers elle, pour me permettre de parler.

– Ben, tu vois, je suis un *Alone*, un mec qui ne se joint à aucun groupe, jamais ; un mec qui pense pouvoir se défendre tout seul en cas de besoin. Les Rasses, les Fanars et les groupes militaires en particulier, n'apprécient guère les *Alones*, et c'est réciproque. Les Rasses détestent les *Alones* parce que, généralement, ils savent foutre la merde dans les groupes quand, par malchance, ils en croisent. Et les *Alones* évitent les Rassemblés, rongés par le fanatisme—religieux le plus souvent—parce qu'ils sont trop... nombreux. C'est que, même balèze, un *Alone* a du mal à affronter une vingtaine de fous furieux. Bref, ici par exemple, Rouquie domine tout grâce à un attrape-nigaud et il tient à ce que sa domination dure. Un *Alone* comme moi est capable de lui faire foirer son coup, il le sait bien, donc il m'élimine ou il me recrute. Comme j'ai refusé de l'aider, il m'exécute. Mais avant, il préfère s'amuser un peu avec moi. Un *Alone* se fait rarement capturer, ou alors c'est qu'il est déjà mort. Moi j'ai fait le couillon, c'est pour ça que je suis ici. Je suis suffisamment clair ?

– Oui, a-t-elle répondu d'une voix monocorde, sans émotion apparente.

Elle a coupé mes liens, et j'ai pu me dégager du pilori.

– Les autres sont tous dans la Salle des Prières, à écouter le sermon du Grand Ktilulu. J’ai réussi à leur fausser compagnie sans qu’ils s’en aperçoivent, mais ils vont bientôt revenir pour te tuer. Tu ne pourras pas sortir tout de suite du camp. Cache-toi quelque part et attends la nuit noire pour t’enfuir.

– Pourquoi fais-tu ça pour moi ? ai-je demandé.

Elle m’a octroyé un sourire chaleureux.

– Je ne suis pas ici depuis assez longtemps pour croire à la Vierge Evanescence. Ça paraît réel, mais un peu...

– Artificiel, ai-je fini, tout en massant mes poignets douloureux.

Elle a hoché la tête et m’a faussé compagnie sans que j’aie le temps de réagir. Sacrées nanas, c’était bien souvent elles qui me tiraient de la panade... Enfin, tout n’était pas encore réglé, point de vue de ma liberté. Maintenant que je n’étais plus attaché, j’allais pouvoir agir à ma guise. La liberté, ça se gagne. Et me battre pour la reconquérir m’apparaissait comme une évidence absolue.

Au boulot, le Pépé !